

Québec français



Partir, c'est rester un peu

Gilles Perron

Number 163, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65407ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Perron, G. (2011). Partir, c'est rester un peu. *Québec français*, (163), 18–18.



Clement Allard / THE CANADIAN PRESS.

Partir, c'est rester un peu

PAR GILLES PERRON*

Le Parti québécois, grand artiste collectif, Cirque du Soleil de la politique québécoise, donne toujours un bon spectacle. Il n'y a pas mieux pour la haute voltige (avec ou sans filet) ou pour faire le grand écart sans blessure à l'aine pure. Les scénaristes de génie qui y travaillent, souvent bénévolement, sont sous-payés : ailleurs, ils feraient fortune. Mais voilà : c'est ici qu'ils veulent être, c'est pour faire advenir le pays qu'ils se démentent et se dévouent, parfois prêts à renier père et mère s'il le faut pour qu'advienne le grand soir, pour le plus grand plaisir des médias, qui en demandent toujours plus.

Il y aurait donc une crise au PQ, depuis que trois mousquetaires sont sortis des rangs, aussitôt suivis d'un quatrième pour rester dans la tradition d'Alexandre Dumas (l'écrivain, pas le journaliste). Lisette Lapointe, Pierre Curzi, Louise Beaudoin seraient partis pour retrouver, selon les mots de Madame, leur « liberté de voix et de parole », prenant prétexte du projet de loi sur l'amphithéâtre de Québec pour dénoncer l'autoritarisme de Pauline Marois. Il faut les comprendre : un chef autoritaire, on n'a jamais vu ça, au PQ ! Bon, il me revient vaguement en mémoire les divines colères de saint Lucien ; et plus loin encore, le grand René lui-même, qui n'aimait pas trop qu'on le conteste, lui qui a demandé au peuple de trancher, en appelant directement à l'ensemble des membres par un original *renérendum* pour asseoir son autorité...

Une crise, dit-on ? La routine habituelle, plutôt. N'en déplaise aux multiples *coalitionistes* qui éclosent en ces temps de doute

(les legaultistes du CAQ, les duhaimistes du RLQ et autres *alternatistes* qui proposent les mêmes vieilles solutions, avec le même langage, mais qui affirment parler vrai et neuf avec la ferveur des amnésiques), la seule vraie coalition est au Parti québécois : on y trouve des purs, des durs, des mous, des pressés, des étapistes, des réalistes, de vieux fous et des jeunes sages, de jeunes loups et des vieux qui savent. Et il faut tous les satisfaire : parler d'indépendance, très souvent, mais pas trop ; promettre un référendum rapide, mais dans un temps indéterminé ; faire valoir aussi bien l'État-providence que l'État Proviso ; préconiser, au nom de la démocratie, la parole de chacun, mais constamment rappeler aux individus que le droit à la dissidence, paradoxalement, est difficilement compatible avec le respect de l'expression démocratique de la majorité...

Ils sont donc trois plus un qui sont partis sans partir. Parce que leur parti politique serait devenu trop rigide, plus électoraliste que souverainiste, parce qu'ils ne s'y retrouvent plus. C'est possible. Et c'est leur droit le plus strict de le penser et d'agir en conséquence. Et s'ils sont sincères, il faut les en féliciter. Ils veulent parler en leur nom propre : soit. Mais les purs qu'ils sont oublient un détail : ils ont été élus sous la bannière du Parti québécois. Sans nier leurs qualités personnelles, sans remettre en question les convictions qui les animent, on peut tout de même se poser la question : auraient-ils été élus s'ils s'étaient présentés à titre de députés indépendants ? Au nombre de leurs électeurs, quelle est la part de ceux qui ont voté pour l'homme ou la femme,

et celle qui a voté pour le parti ? Si on a déjà questionné la moralité des transfuges, qui changent d'allégeance en cours de mandat, il n'est pas plus normal de siéger comme indépendant lorsqu'on n'est plus capable de vivre avec son parti. Il n'y a pas de demi-démission possible : on quitte ou pas. La récente vague orange au Québec en témoigne éloquentement. On a pu faire des gorges chaudes de la liste des inconnus que le NPD a fait élire, dont plusieurs ont battu des candidats d'expérience – et appréciés –, à commencer par Gilles Duceppe. Yen a-t-il pour croire qu'Hélène Laverdière a battu le chef du Bloc ? Quel électeur de Berthier-Maskinongé aurait voté pour une Ruth Ellen Brosseau égarée dans la nature ? C'est pour le NPD du regretté Jack Layton qu'on a voté. Imaginons qu'au cours des prochaines semaines, des prochains mois, sous la gouverne d'un nouveau chef, ces inconnus du NPD fassent des Jean-Martin Aussant d'eux-mêmes et décident, en rupture idéologique avec leur parti, de siéger comme indépendants : les électeurs se sentiraient, à juste titre, floués.

Il y a encore beaucoup d'argent qui se dépense en pure perte ; mais je ne crois pas que le coût de quelques élections partielles soit du gaspillage. Je ne me permettrai pas de juger les mousquetaires démissionnaires ou de leur dire quoi faire (la prétention n'est-elle pas la figure par excellence en politique ?), mais les Lapointe, Curzi, Beaudoin, ainsi que le gascon Aussant, gagneraient beaucoup en crédibilité s'ils allaient vraiment au bout de leurs convictions. ■

* Cégep Limoilou